

Témoignage de Philibert Perraud, né le 29 juillet 1923, maçon piseur à la retraite à Bey (01), recueilli par Nicolas Meunier en août 2010

Interview of Philibert Perraud, born 29th July 1923, retired rammed earth craftsman living in Bey (Ain, France), realized by Nicolas Meunier in august 2010

1. Synthèse du procédé de mise en œuvre décrit par Philibert Perraud

Synthèse réalisée en août 2014 par Erwan Hamard, ingénieur à l'IFSTTAR

Le choix de la bonne terre à piser et de la profondeur maximale d'extraction est assuré par le patron de l'entreprise qui a le « coup d'œil ». Les terres à blé ou a vignes sont jugées comme bonnes pour la construction alors que les terres de forêt comme impropres à la construction. Les périodes de construction du pisé s'étalaient d'avril à octobre. Le bon pisé était réalisé de mai à juin.

La terre est extraite à la main à l'aide d'une bêche (« pointe »). La terre végétale est enlevée et mise de côté. La hauteur de terre arable enlevée correspond à celle d'un pointe, soit environ 20 cm. Ensuite la terre de construction est extraite toujours manuellement à la bêche. Si l'argilosité de la terre augmente trop en profondeur, seule une pic (soit environ 20 cm) est prélevé. Si l'argilosité n'est pas trop élevée, la hauteur de 2 pics est prélevée (soit environ 40 cm). La première couche de terre de construction prélevée est appelée « terre du dessus » et la deuxième couche de terre prélevée est appelée « terre du dessous ». L'extraction de la terre est réalisée 3 ou 4 jours maximum avant sa mise en œuvre. Si l'extraction est réalisée trop tôt, la terre sèche et n'est plus bonne a piser. L'extraction, souvent assurée par le client, est donc réalisée au fil des besoins du chantier.

La terre est transportée sur le chantier soit à l'aide d'une brouette si la distance à parcourir est faible, soit à l'aide d'un tombereau tracté par des animaux si la distance est plus importante. Le volume charrié par un tombereau est d'environ 1 m³. Dans le cas où deux pics sont extraits, les terres du dessus et du dessous sont transportées séparément.

Sur le chantier, la terre est disposée à 2 m du pied du mur sur une plateforme (boquin ou tabernacle) afin d'y être préparée. Les éléments de taille supérieure à celle d'un œuf sont enlevés puis la terre est « écrasée », c'est-à-dire tournée à l'aide d'une pelle. Dans le cas où deux couches (deux pics) sont prélevées, la terre du dessus et le terre du dessous sont mélangées en proportions égales. La terre du dessous étant plus riche en argiles, elle « fend » plus facilement. Il est donc nécessaire de la corriger avec la terre du dessus. Si la terre est trop sèche, elle doit être humidifiée, à l'aide d'un arrosoir, au moins 3 jours avant d'être serrée. Si la terre est trop humide, elle est séchée en y ajoutant de la chaux (chaux Pavier 10/30).

Les banches employées ont des longueurs qui varient, selon les besoins, de 3 à 4 m de long et font 80 cm de haut. Les coffrages reposent sur des éléments en bois trapézoïdaux disposés à a perpendiculaire du mur, appelés « lasonniers ». Les lasonniers sont espacés les uns des autres de 80 cm, cet espace est appelé « trait ». On compte 4 traits par banche. L'écartement du haut des banches est assuré par des entretoises, appelées « grosses ». La taille des grosses permet de contrôler le fruit du mur, qui était généralement de 5 mm tous les 80 cm.

La terre est montée dans le coffrage dans une corbeille en osier, qui pouvait contenir environ 40 kg de terre, à l'aide d'une poulie. Le contenu d'un panier est déversé sur une longueur correspondant à 1 trait (80 cm), étalé à l'aide du pisoir manuel, constitué d'un manche en frêne et d'une dame de 20 cm de large taillée un peu en pointe, appelé « pisoir » ou « pesousse ». Le « serrage » de la terre se fait à l'aide du pisoir près du coffrage et par foulage au pied, avec des sabots, dans la partie centrale. Le compactage est de faible énergie dans la partie centrale pour éviter que le coffrage ne cède ainsi que pour limiter la densité du matériau et améliorer le confort d'hiver de la future habitation. Après serrage la couche fait 5 à 7 cm d'épais¹. Les angles sont renforcés par un triangle de béton de chaux de 20 cm de haut environ. Le coin de béton de chaux et les couches de pisé réalisés dans son prolongement est appelé « prise ». L'ensemble des prises réalisées lors d'une banchée est appelé levée. Dans une bonne journée une équipe de 4 à 5 maçons parvenaient à réaliser 3 banchées. Il était nécessaire d'attendre 10 jours entre chaque levée.

2. Summary of the rammed earth process described by Philibert Perraud

Summary realized by Erwan Hamard, Engineer at IFSTTAR

The choice of the construction earth and its extraction depth is ensured by the boss of the company, who possess the know-how. Wheat or vineyard soils are considered to be good for construction purpose. The construction period range from April to October. Good rammed earth is realised between May and June.

Earth is extracted by hand using a spade. Topsoil is removed and set aside. The depth of the removed topsoil corresponds to the height of a spade, i.e. about 20 cm. Then, earth for construction is extracted, still manually thanks to a spade. If clay content of the soil increases too much with depth, only "one spade" in depth (about 20 cm) is collected. If clay content does not increase too much with depth, "two spades" in depth (about 40 cm) are collected. The first layer of earth collected is called "top earth" and the second layer of earth collected is called "bottom earth". Earth is collected at most 3 or 4 days before its implementation. If extraction is performed too early, the earth dries and it is no longer suitable to be rammed. The extraction, often performed by the customer, is realised as and when required throughout the construction process.

Earth is transported to the site using a wheelbarrow for shorter distances, or using a cart drawn by animals for longer distances. The volume carried out thanks to a cart is about 1m³. If 2 earth layers are extracted, the top and bottom earths are separately transported.

On site, earth is stored on a platform 2 m away from the wall. Particles which size is greater than that of an egg are removed and earth is mixed thanks to a shovel. In the case of two layers (two spades) are extracted, top and bottom earths are mixed together in the same proportion. Bottom earth, clay rich, is more sensitive to shrinkage. It is necessary to balance the clay content of the bottom earth with the top earth. In the case of a too dry earth, it should be moistened using a watering can, at least 3 days before ramming. In the case of a too wet earth, it should be dried by a lime addition (former French lime, Pavier 10/30).

¹ En considérant une largeur de 50 cm, une longueur de 80 cm, une hauteur de 6 cm et une densité après compactage de 1,6, la quantité de matière nécessaire est de 38 kg, ce qui est cohérent avec la quantité de terre transportable par une corbeille, estimée à 40 kg

Formworks used for rammed earth construction are, according to needs, 3 to 4 m long and are 80 cm high. Formworks set on trapezoidal wooden elements, placed perpendicularly to the wall, called "lassoniers" (putlogs). Lasoniers are placed every 80 cm. The space between each lasonier is called a "trait" (line). There are 4 traits in a formwork. The spacing of the top of the formwork is ensured by a space bar, called "grosse". The grosse size controls the batter of the wall, which is generally of 5 mm every 80 cm.

Earth is lifted in the formwork in wicker baskets thanks to a rope pulley system. A basket contains about 40 kg of earth. The content of a basket is poured over a length of a trait (about 80 cm), spread with the rammer, consisting of an ash handle and a 20 cm width ram, cut slightly pointed, called "pisou" or "pesousse". The "tightening" of the earth is achieved by tamping with the rammer next to the formwork and by treading by foot, wearing clogs, in the central part. The compaction is of low energy in the central part to prevent the breaking of the formwork and to minimise the density of the rammed earth in order to improve the winter thermal comfort of the building. After compaction a layer is 5 to 7 cm thick².

Wall corners are reinforced by lime concrete triangles 20 cm high. The lime concrete triangle together with its associated rammed earth layers is called "prise". The whole prises realized in a formwork are called "levée" (lift). On a good day a team of 4 to 5 craftsmen could achieve 3 formwork of rammed earth. It was necessary to wait 10 days between each lift.

² Considering a layer 50 cm large, 80 cm long, 6 cm high and a 1.6 density after ramming, the amount of earth required is 38 kg. This is consistent with the amount of earth carried in a basket, estimated to 40 kg.

3. Retranscription de morceaux choisis du témoignage de Philibert Perraud (*transcription of selected pieces of the interview of Philibert Perraud*)

Témoignage de Philibert Perraud (PP) recueilli en août 2010 par Nicolas Meunier (NM), artisan piseur.

Retranscription réalisée en décembre 2014 par Olivier Garcin, technicien à l'IFSTTAR

NM : En fait quand vous vous êtes lancer dans la construction vous aviez quel âge ? Parce que vous étiez agriculteur en même temps, vous étiez paysan, non?

PP : Oui un petit peu, c'est à dire c'est plusieurs génération de maçon là. C'est la septième ou sixième génération de maçon je crois dans la famille.

NM : Parce que votre fils est maçon toujours?

PP : Il n'est pas maçon lui, il est conducteur de travaux.

NM : D'accord.

PP : Oui mais enfin il est dans le bâtiment. Et le fils de mon fils qui est cuisinier à Nice il travaille à Genève lui, il est ingénieur en bâtiment lui. Ca continue quoi toujours. Et mon arrière-grand-père a été maçon à Bey, la commune à côté BEY comme le bey de Tunis pareil. Et mon grand-père Nicolas était maçon à Bey et mon père aussi ça fait déjà trois génération et plus moi quatre et puis les deux descendances le fils et le petit-fils mon petit-fils à moi.

NM : Le grand-père vous avez souvenir de ses chantiers ? Pas trop ?

PP : Si un petit peu je sais qu'il avait en adjudication l'école de Chanoz-Châtenay., chanoz ça prend un "z" châtenay.

NM : Ca se trouve où ça ?

PP : Et bien c'est dans les environs de Neuville-les-Dames.

NM : D'accord.

PP : Vous allez voir sur la carte.

NM : Oui je vois bien Neuville, ce soir je vais passer à Condéssiat.

PP : Ah bon oui c'est à l'opposé.

NM : C'est plus entre nous et Neuville ?

PP : Non c'est plutôt au nord.

NM : Au nord.

PP : C'est un petit peu en allant sur Vonnas si vous voulez.

NM : D'accord.

PP : Par la route par derrière Neuville-les-Dames.

NM : Oui parce que c'était là, c'était son secteur ou bien les maçons se déplaçaient déjà pas mal ?

PP : Non il avait pris une adjudication là, c'était une adjudication qu'il avait eu, en quelle année c'était ça, alors mon père avait, il est né en 1895. Il devait avoir 8 ans puisqu'il allait faire la soupe. Les enfants de la famille Perraud, il y en avait combien, ils étaient 4 garçons et puis 3 filles, ils étaient 7. Et les gamins dès qu'ils savaient entretenir le feu ils allaient faire la soupe parce que les compagnons ils commençaient soleil levé / soleil couché. Alors soleil levé ils donnaient la soupe à 8h30. Alors il fallait quelqu'un qui fasse la soupe quoi, ils devaient faire ça dans un gros chaudron comme on faisait aux cochons il y a quelques années.

NM : On mangeait la soupe à 8h quoi.

PP : Et puis on mangeait la soupe à 8h. Et plus de ça ils fournissaient le vin. Alors à Chanoz-Châtenay le grand-père emmenait toujours du vin parce qu'il partait sûrement le lundi matin aux alentours des 6h du matin pour être là-bas vers 11h/10h30 parce que ce n'est pas la porte à côté ça fait une trentaine de kilomètres à peu près. Il partait avec le cheval.

NM : Voilà.

PP : Et puis autrement il prenait les matériaux sur place là-bas, je pense qu'il y avait un fournisseur à Neuville-les-Dames, un fournisseur en chaux et en ciment pas trop parce qu'on s'en servait pas mais en chaux vive surtout. Mais fallait quand même qu'ils amènent le matériel et puis le manger pour la semaine et puis les patates et puis tout pour faire la soupe quoi. Alors c'était qui était chargé de ça.

NM : Dans les ...

PP : Les plus vieux en âge.

NM : Ils ...

PP : partaient...

NM : Pour la semaine aussi ?

PP : Oui ils n'allaient pas à l'école, mon père a commencé à 7 ans je crois, et il est allé à l'école pendant pff je ne sais pas moi peut être 2 années puis c'est tout quoi. Après quand ils étaient un peu plus grands ils pouvaient commencer à bricoler un peu sur le chantier.

NM : Voilà.

PP : Alors ils n'allaient pas à l'école tellement. Oui.

NM : Ça ne l'a pas empêché de ... d'écrire ce qu'il y avait à écrire et de faire les comptes du chantier.

PP : Oh oui, le grand-père il a fait sur Garnerans l'affaire Montfort qui est en bas de la commune là en allant sur Pont-de-Veyle, l'avant dernière maison, la grosse maison la sur la gauche quand vous allez sur Cormoranche quoi.

NM : D'accord.

PP : Oui il a fait plusieurs maisons dans le coin là. Et l'arrière-grand-père il a dû bâtir l'école de Bey. L'arrière-grand-père Pierre Perraud il avait bâti l'église de B... la, la..., la maison commune si on peut dire puisqu'il y a la mairie et que maintenant ça n'existe plus cette école mais elle est toujours visible, c'est un bâtiment qui fait une dizaine de mètre de haut quand même. Puisqu'il on refait la mairie, la .., ils ont fait une salle de réunion en haut et ils ont fait une salle de fêtes depuis dans le jardin qu'il y avait derrière, quand j'étais gamin j'allais à l'école là-bas.

NM : Et il était tout en pisé ou en pierre ?

PP : Oh pisé et il y a de la pierre sur 80 cm de haut.

NM : Oui voilà le sous-bassement oui.

PP : Oui le sous-bassement puis c'est tout.

NM : Belle bâtisse

PP : Oh oui.

NM : Et chaque fois il n'y a pas des frères, chaque fois ça été un fils qui a pris la suite ?

PP : Heu des frères si, il y en avait un à Garnerans, Barthélémy Perraud c'était le frère de mon grand-père Nicolas.

NM : D'accord qui s'était mis à son compte lui aussi ?

PP : Ba il s'était mis à son compte aussi, seulement il travaillait en moins important il avait juste deux compagnons tandis que le grand-père en avait jusqu'à quinze pas bien loin oui quatorze quinze.

NM : Sacré équipe hein.

PP : Oh oui.

NM : Et ça faisait plusieurs chantier de front ?

PP : Ils faisaient surement plusieurs chantiers à la fois oui.

[...]

NM : Et donc votre père il a repris l'entreprise tout seul ?

PP : Il a repris l'entreprise parce que les frères, Jean-Claude était plutôt cultivateur lui et Joseph aussi, et puis mon père il avait toujours été avec les compagnons alors ...

NM : Il était plus habitué à ...

PP : Il était sans doute le plus doué pour reprendre l'affaire.

NM : C'est comment le prénom de votre papa ?

PP : Philibert comme moi, à l'époque les fils s'appelaient toujours comme les pères parce qu'il y avait une histoire de remplacement quand ça arrivait à l'âge.

NM : Ah oui

PP : Et ça coûtait pas grand-chose tandis qu'autrement ça ... pour démarrer à son compte je ne sais pas ce qu'il y avait mais y avait une histoire d'argent.

NM : Oui.

PP : D'abord les premiers fils vous avez Nicolas Morel à Cormoranche qui est maintenant à la maison de retraite de Pont-de-Veyle là, son père s'appelait déjà Nicolas aussi c'était le premier fils des Morel quoi. C'était comme ça tout le temps je ne sais pas pourquoi.

NM : Et votre grand-père il a arrêté l'activité doucement ou un jour il a laissé à son père et il a dit "bon allez hop j'arrête" ?

PP : Non il est mort en 1920 par la .Il est mort du cancer.

NM : Ah oui

PP : Oui.

NM : Oui donc ça été un petit peu rapide quoi.

PP : Oui c'était donc ... et puis Nicolas ça n'a dû l'arranger qu'il s'est fait tuer son fils celui qui devait prendre l'entreprise.

NM : D'accord oui.

PP : Il s'est fait tuer mais comment que ça s'appelle déjà c'est dans l'aine le pays où il s'est fait tuer. Quand il reconduisait les allemands chez eux quoi.

NM : Et votre grand-père il a gardé l'entreprise combien d'année finalement ?

PP : Oh je ne sais pas.

NM : Parce qu'après c'est votre papa qui a pris la suite.

PP : C'est mon père, mon père a dû reprendre en 1920 par la quelque chose comme ça.

NM : Oui donc il s'est passé ...

PP : Oui. Alors avant lui il avait pris sa place à Bey de Pierre Perraud. Mais je ne sais pas en quelle année quand il était en âge à peu près à 25 ans par la quelque chose comme ça à l'époque c'était comme ça. Et Barthélémy était parti sur Garnerans lui. Ils faisaient le même boulot tous les deux...

NM : Oui.

PP : Pisé et puis ... seulement la différence c'est que il était plus artisan Barthélémy lui. Et les deux avait fait l'école de Trait je ne sais pas si vous savez ce que c'est ?

NM : Non ça ne me dit rien.

PP : C'est l'école des compagnons.

NM : Trait ?

PP : L'école de Trait. On appelle ça l'école de Trait, c'est tous les calculs qui peuvent se faire pour les axes ...

NM : Ah oui d'accord.

PP : Les angles, les ...

NM : Ca y est je comprends maintenant, la géométrie quoi.

PP : C'est de la géométrie, ils appelaient ça l'école de Trait.

NM : Et ça se passait où ça ?

PP : Ba c'était les compagnons du tour de France qui enseignaient ça.

NM : D'accord.

PP : Alors je ne sais pas s'ils avaient été compagnons eux-mêmes ça je l'ai jamais su. Vous leur parler de l'école de Trait aux charpentiers ils savent ce que c'est.

NM : Oui voilà.

PP : C'est tous les calculs qui puissent se faire par rapport un axe, un angle, etc...

NM : Voilà tout ce qui est géométrie triangulation ...

PP : Oui. D'ailleurs c'est avec eux que j'apprends à calculer pour un angle comment il faut faire. 3 4 5 ou ...

NM : Par exemple.

PP : Vous connaissez ça ?

NM : Oui.

PP : Ça c'est de l'école de trait.

NM : Pour faire un angle droit.

PP : Et puis avec un compas pour mettre bien dans l'axe comment il faut faire.

NM : Avec le ...

PP : Avec le grand compas qui fait un mètre de haut, le compas de charpentier. Parce qu'en même temps ils étaient tous charpentier aussi bien Barthélémy le frère du grand-père, c'était tous des maîtres charpentiers en même temps. Alors je pense qu'ils ont appris au charpentier ou alors est ce que le grand-père avait fait du compagnonnage leur père à eux. Il y a quelque chose comme ça en tout cas ils avaient l'école des trait tous les deux.

PP : Parce que ce qu'ils faisaient ce n'était pas au pif, c'était ...

NM : C'était rigoureux quoi.

PP : Oui c'était rigoureux.

NM : Il y avait une logique.

PP : Par exemple il y avait cinq colonnes à placer sur la même ligne, et bien les cinq colonnes tombaient toujours pile quoi. Et puis les bras de force qui fallait faire emboîter.

NM : Il y avait beaucoup d'entreprises à l'époque de votre papa ?

PP : Il n'y en avait pas autant que maintenant mais il y en avait pas mal environ une entreprise par commune. Dans les grosses communes il y en avait deux ou trois mais enfin ... autrement c'était une entreprise par commune.

NM : Et les entreprises passaient d'une commune à une autre ? Ou est-ce que les communes avaient leur entreprise ?

PP : Pas forcément.

NM : Il y avait un peu de concurrence ?

PP : Oui c'était des clients qui aimaient mieux un tel. Au début quand j'ai commencé à mon compte on était trois, quatre je crois.

NM : En quelle année ?

PP : En 50. En 1950 j'ai commencé moi.

PP : Et ce qui c'était produit c'est que mon père est devenu tuberculeux en 1945 il avait 50 ans. Et à ce moment-là il a été faire un stage à Hauteville et autrement il avait jusqu'à sept huit compagnons. Puis après il y en avait plus que deux. Puis pendant la guerre il avait plus de compagnon parce qu'on faisait plus de poudre. D'ailleurs moi j'étais déclaré en tant que cultivateur pour ne pas partir en Allemagne autrement j'y avais le droit.

NM : D'accord je comprends.

PP : Si j'avais été déclaré ouvrier maçon c'était bon. J'étais de classe 43 j'étais sur de partir.

NM : Alors l'entreprise à fait profil bas quoi ?

PP : Oui pendant la guerre s'était plutôt au ralenti. Mais il y a quand même une chose que l'on faisait beaucoup c'était les fours, on les a démolis jusqu'en 1939/40 puis après on les rebâtissait mais il y avait plus grand monde qui savait les faire.

NM : Les fours pour le pain ?

PP : Pour le pain oui. Et c'est de là que j'apprends à faire les fours.

NM : Mais pourquoi ils les avaient démolis ?

PP : Parce que ça ne les intéressait plus maintenant ils étaient échangés ils fournissaient tant de kilo de farine au boulanger et puis ça leur faisait moins de boulot. Ils commençaient déjà à se moderniser un petit peu, à faire moins par eux-mêmes, mais il y en avait quand même un peu qui faisait le pain. Après dans les années 40/41 des fours moi j'en dû en bâtir trois ou quatre et j'en ai réparé plusieurs parce qu'il en y avait plein qui ne savait pas les réparer non plus dans les maçons.

NM : C'est un vrai savoir-faire la aussi...

PP : C'est toujours pareil c'est la terre qu'il faut connaître. Et mon père était bien placer parce que vers l'église de Bey la bute là. Ce n'est pas de la terre à tuile mais c'est de la terre à brique réfractaire un peu.

NM : D'accord très bien...

PP : D'ailleurs on avait un trou qu'on avait fait en face dans le virage c'était communal et puis de temps en temps on allait chercher trois quatre sceau parce qu'il en faut pas beaucoup pour faire une réparation de four.

PP : Alors on pilait ça soit avec un pilon soit avec une brouette, avec une roue de brouette pas des roue en pneu comme il y a maintenant .C'était des roues à bandage, on tournait dessus il y en un qui arrosait un peu et de temps en temps il rassemblait un peu la terre et puis c'était bon. Comme ça c'était bien pâteux ça allait tout seul. Vous devez connaître un peu ça?

NM : Pas bien ...

PP : Ah non.

NM : Et l'avantage de cette terre c'est qu'elle ne bougeait pas à la cuisson ? Elle devenait comme du ciment quoi.

PP : Pour bâtir , j'ai fait deux fours à mon fils, un à Charvieu-Chavagneux et puis un autre à Saint Vulbas là où il habite maintenant alors là on a fait four ovale c'était la première fois pour moi. Il n'est pas bien grand il fait environ un mètre quarante et puis un mètre dix de large par là.

NM : Et pour les briques vous aviez une exigence particulière ?

PP : Pour les briques, quand j'étais dans l'entreprise Morel, j'étais même trois ans à mon compte, à partir de 1950 jusqu'en 1973 parce qu'après on trouvait plus de main d'œuvre chez nous et puis je ne voulais pas prendre de Portugais parce que c'était une idée que je m'étais mis en tête, j'avais tort parce que j'aurais pu continuer avec deux ou trois Portugais.

[...]

NM : Et donc du pisé vous en aviez fait avant avec votre père ?

PP : Oui j'en avais fait avec mon père déjà.

NM : Donc la déjà vous aviez compris pratiquement tout le ... Combien d'année ça a duré avant la guerre ?

PP : J'ai commencé j'avais treize ans par là et tous les jeudis j'allais avec les compagnons alors j'ai commencé jeune.

NM : Vous aviez vu comment ça se goupillait.

PP : Oh oui parce que ça me faisait dix-sept ans en 1940 j'ai appris les tuiles creuses avec mon père.

NM : Oui il y a un vrai savoir-faire.

PP : Oui ça c'est sur et puis c'est ce qui payait le plus.

NM : Ah bon ?

PP : Oh oui. En tant qu'entrepreneur.

NM : Où vous fournissiez vous ?

PP : Il n'y avait tellement de fourniture mis à part le mortier. Les tuiles creuses on les trouvaient d'occasion.

NM : Ah oui d'accord.

PP : Les neuves on en trouvait à Saint Romain des Iles aussi ils en fabriquaient un peu mais elles n'allaient pas bien avec celle du pays-là. On les faisait bien aller mais enfin fallait mieux faire carrément un rang de neuves et puis mais pas en-dessus mais en-dessous sinon ça jugerait. Fallait que ce soit uniforme. C'était pas bien compliqué mais fallait avoir le coup d'œil quand même.

NM : Faut la méthode quoi.

PP : Puis fallait tout mesurer avec les doigts. Le dépassement de la chanlatte, la partie de bois qui est en avant on la repliait sur les tuiles comme ça, ça faisait à peu près quatre centimètre et demi. L'écartement du cordeau c'était suivant la grandeur des pouces alors on donnait un coup de crayon mais on mesurait rien autrement c'était entre vingt-trois / vingt-cinq mais vingt-cinq ça faisait une couverture large déjà .Il y avait certaines tuiles qui passaient pas bien alors qu'a vingt-trois ça passait bien.

PP : Et puis qu'est-ce qu'il y avait encore et puis le faitage était tourner à l'inverse des intempéries et il y en a très peu qui le savent ils construisent les bâtissent...

NM : Ils s'en moquent quoi.

PP : Oui ils s'en moquent. Par exemple vaut mieux tourner le derrière de la tuile c'est la partie large du côté Nord, vous le saviez ça ?

NM : Oui et comme ça quand on a le vent du sud avec les orages, on a moins de chance...

PP : On a moins de chance qu'il y est des gouttières.

NM : Bien sûr. Et avec votre papa vous avez souvenir si vous aviez beaucoup de maison en pisé en neuf ?

PP : En neuf pas tellement mais en des remises.

NM : Des agrandissements ?

PP : Oui des agrandissements des trucs comme ça oui.

NM : Parce qu'après-guerre vous aviez des constructions neuves aussi ?

PP : J'en ai fait un petit peu mais moi c'était plutôt de l'entretien.

NM : D'accord

PP : Je travaillais beaucoup pour les cultivateurs, des fosses à purin, des fosses à fumier, j'en ai fait énormément de ça. Et puis j'ai dû faire trois/quatre bâtisses dans ma vie.

NM : D'accord. Ce que vous appelez bâtisse c'est une habitation ?

PP : C'est une habitation oui.

NM : Vous vous rappelez là où elles sont ?

PP : Bien sûr.

NM : Elles sont toujours habitées ?

PP : Oui. Il y en a peut-être une en bas qui n'est pas habiter parce que ce sont des gens qui ont racheté c'est une propriété qui étaient coupé en deux avant et puis les enfants quand ils ont revendu et c'est les deux frères qui ont acheté. Alors ils ont achetés la deuxième partie ils travaillent dans une banque vers Lyon. Et ils ont demandé un permis de construire et ils ont fait une villa parce qu'il y avait un hectare avec. Les deux se sont partagés l'hectare ça leur fait cinq mille mètre carré chacun ça fait grand.

NM : Ils ont pu faire le jardin.

PP : Je pense, mais même pas car ils ne sont pas ici.

NM : Et donc les trois bâtisses dont vous me parlez ça c'est passer après-guerre ?

PP : Oui après la guerre.

NM : Vous vous rappelez des années, non ? A peu près ?

PP : Oui la première c'était en 1956 ... c'était béton banché là. Mur de 40.

NM : Ce n'était pas du pisé.

PP : Non ce n'était pas du pisé là. Elle en béton banché. Puis autrement c'était celle de l'instituteur là c'était un béton banché aussi à Garnerans là. La maison Médard qui existe toujours qui est un peu au-dessus. Puis autrement à Saint Didier Sur Chalaronne mais là-bas c'était en parpaing.

NM : Et c'était en quelle année ça ?

PP : C'était en 1969/1970.

NM : C'est plus récent. Donc en fait à votre compte, du pisé, vous avez surtout fait de l'entretien jamais de...

PP : Si j'ai fait un petit peu de pisé moi j'en ai plus fais avec mon père.

NM : Oui il y avait beaucoup moins de monde après-guerre et c'était le début du béton.

PP : Oui voilà. Et puis les murs je voyais mon oncle à Cruzilles c'était des murs de 20 que l'on faisait on employait plus de chaux avec du ciment, alors le lendemain matin c'était pris on pouvait décoffrer et puis passer au-dessus.

PP : Et on faisait ça à la main le béton.

NM : Oui comme le pisé quoi la technique continuait.

PP : Le pisé non, parce qu'on le mettait avec un système de tourniquet monté sur poteau et puis on l'attachait aux banches. On mettait deux piquets dans les trous du coffrage on mettait une planche en travers et puis on le reposait dans les pieds de trucs au-dessus avec une pointe de 70 pour pas qu'il s'en aille. Et puis on avait des corbeilles avec un système ...

NM : Et sur le poteau il y avait une potence ?

PP : Il y avait une potence oui voilà et puis une poulie.

NM : Ça c'était sous la banchette du dessous et le coffrage était là.

PP : Voilà c'est ça.

NM : Et après la potence était fixé à la banche ?

PP : Oui on l'attachait avec la corde ... et puis si on était plus bas par le trou du lassonier on l'attachait encore au pied. Et autrement un truc a manivelle qui était fait en frêne qui était pris sur un cadre en frêne aussi....Voilà c'est ça.

NM : D'accord.

PP : Et puis un crochet pour accrocher la corde et puis c'était bon.

NM : Et c'était un sceau ou un petit panier qu'on accrochait ?

PP : C'était un panier il y avait quoi 40 kilo à chaque fois. Ce n'était pas des gros trucs, trois sceau de terre à peu près.

NM : D'accord.

NM : Celui qui était à la manivelle, il était content de s'arrêter le soir ?

PP : Ce n'était pas le plus pénible, ce n'était pas lourd.

NM : Il faisait autre chose.

PP : Les 3/4 du temps il préparait la terre en même temps que les autres serrait.

NM : Les paniers, ils ressemblaient à quoi ?

PP : C'était comme des corbeilles larges...

NM : 40 cm quoi...

PP : Euh 40, 45,50 peut être encore mais on ne pouvait pas mettre beaucoup de chose dedans.

NM : Et parfaitement rond ?

PP : Oui carrément rond et puis il y avait un truc en fer plat qui les ceinturait qu'on ...

NM : A la verticale.

PP : Non elle était amovible l'anse qui servait pour les paniers.

NM : Elle se rabattait ou elle était complètement amovible ?

PP : Elle s'abattait aussi bien à droite qu'à gauche et puis en-dessus elle avait un truc rond pour que l'on puisse passer un crochet dedans.

PP : Oui voilà c'est ça elle faisait tout le tour et puis en dessus...

NM : En fer plat.

PP : En fer plat oui et puis en dessus il y avait un anneau là. Et puis avec l'anneau on l'accrochait comme ça au poids, on avait rien à attacher là on décrochait la corbeille vide...

NM : Voilà oui.

PP : L'autre la remplissait.

NM : Et c'était quoi l'intérêt que ...ah oui parce qu'il y avait qu'un cerceau, qu'un anneau pour tous les paniers en fait ?

PP : Non.

NM : Ou chaque panier avait son anneau ?

PP : Chaque panier avait son anneau.

NM : Et c'était quoi l'intérêt que ce soit amovible ?

PP : Parce que c'était plus pratique on pouvait aussi bien l'enfiler à droite qu'à gauche.

NM : D'accord. Et puis pour benner aussi ?

PP : Et puis pour benner aussi cela embêtait moins qu'un truc raide.

NM : Bien sûr. Et comment ça se faisait l'articulation ici ?

PP : Elle se faisait là où vous avez marqué à ras le panier.

NM : D'accord. Et ça c'était de l'osier ça ?

PP : Oui c'était de l'osier.

NM : Et pour une construction importante, vous étiez organiser, vous étiez combien sur le chantier ?

PP : Jamais bien nombreux 4 ou 5 pas plus. Parce que s'il y avait eu 2 jeux de banches on aurait pu être 10, 8 au moins quoi et puis bien souvent aidés par les cultivateurs eux-mêmes parce que c'est eux qui charriaient la terre.

NM : Parce que vous m'aviez expliqué que l'extraction de la terre, enfin on en reparlera, mais vous faisiez un gros de terre au départ du chantier ou l'extraction se faisait au fur à mesure ?

PP : Le gars était prévenu, on y va tel jour. Alors il commençait à charrier, il savait la terre arable qu'il fallait enlever sur environ 20 cm c'était bon. Et après s'il y avait 2 couches de terre on le

savait puisqu'on avait été mettre en route. Alors on lui disait tu fais un tombereau de la terre du dessus, un tombereau c'est environ 1m³, la terre du dessous tu les accules l'un sur l'autre et c'est terminé. Mais la terre fallait pas qu'elle soit préparée trop longtemps à l'avance 3, 4 jours pas plus.

PP : Parce qu'autrement elle séchait et on ne pouvait plus rien en faire.

NM : La terre du dessous et du dessus partout vous retrouviez la ...Parce que de toute façon vous sortiez les 20 cm de terre végétale. Et par contre dessous vous pouviez retrouver 1 ou 2 couche ou toujours 2 couches ?

PP : On appelait ça une pointe, c'était la hauteur de la bêche, on pouvait faire 2 fois 2 des fois il y en avait 2 seulement fallait se méfier et bien mélanger les deux terres parce que ça fendait plus facilement celle du dessous. Parce qu'elle est plus riche en argile bien sûr.

NM : J'ai remarqué oui.

PP : Ah vous avez remarqué ça ?

NM : Oui. Dans la région c'est ...

PP : Celle du dessus, ce qu'il faut faire c'est la mélangée.

NM : D'accord.

PP : Alors ce que l'on faisait en arrivant, il y en a un qui tournait la terre comme le béton, au pied du mur neuf. Il n'y a rien qui gênait pour ça puisqu'on le prenait sur l'élévation.

NM : Oui la terre était préparée au pied du mur quoi ?

PP : Le tabernacle il était en retrait d'au moins 2 mètres alors la terre ne gênait pas ça. On appelait ça un boquin.

NM : Un boquin ?

PP : Un boquin oui.

NM : Et pourquoi vous dites le tabernacle ?

PP : C'est une expression.

NM : Et comment vous dites ? Un boquin.

PP : On appelait ça un boquin.

NM : A peu près à 2 mètres du mur pour ne pas gêner, pour ne pas prendre des cailloux sur la tête.

PP : Oui c'est ça, alors ils écrasaient la terre. C'est ceux qui remplissaient la corbeille qui écrasaient la terre. Le patron leur disait tout ce qui fait la grosseur d'un œuf vous lui taper sur la tête. Comme ça ils sauront qu'il ne faut pas le monter ça.

NM : Vous n'avez pas beaucoup de cailloux la dans votre région ?

PP : Vous allez à Saint Didier en bas de la grande cote là, vous êtes venu par en bas la...

NM : Oui.

PP : Après la grande la cote c'est du gravier après, comme sur Chalaronne c'est du gravier toute la partie basse là.

NM : Et qui fait du bon pisé aussi ?

PP : Oui mais il y a un inconvénient quand vous voulez travailler dedans comme avec la barre à mine, pas la barre à mine mais sciait le pisé avec des passe-partout, on appelait ça des passe-partout. Vous savez ce que c'est que les bucherons utilisaient.

NM : Oui c'est ça, c'est la scie à 2 poignées quoi.

PP : Oui c'est ça. On se servait de ça et puis on refaisait les dents nous-mêmes sur place avec un burin qui coupe bien et puis les dents on en faisait bien moins. Il y en avait 6 par 10 centimètres, on en mettait que 3 et puis un grand coup de marteau pour donner du passage. Et à Saint Didier ce qui était embêtant c'est quand on tombait dans les cailloux avec ça.

NM : Parce que ça voulait pas passer ...

PP : Il fallait carrément abattre le ..., on abattait carrément le morceau et puis après on trouvait le caillou.

NM : Et quand vous choisissiez votre terre comment vous vous êtes aperçu, tiens pour le terrain je prends que la couche du dessus, je prends qu'une pointe ou non je prends 2 pointes ?

PP : C'est à dire c'est suivant si c'est trop argileux dessous quoi.

NM : Mais ça c'est avec l'expérience ?

PP : C'est l'expérience oui.

NM : Et qui c'est qui décidait dans l'équipe, c'était votre père, c'était ...

PP : C'était le patron oui, c'était le père. Puis a près j'ai appris comme ça aussi au coup d'œil. Et puis pour savoir si la terre était bonne, qu'elle pouvait se serrer, on en prenait une poignée comme ça qu'on serrait bien on la jetait en l'air et on l'a rattrapait. Alors si elle retombait comme elle était c'était bon, si elle faisait la tarte c'était un peu mouillé et puis si elle s'écrasait c'était trop sec.

NM : Et la teneur en eau vous arriviez à la corriger ?

PP : Oui mais enfin quand il y en avait de trop on y mettait un peu de chaux, de chaux légère, de la 10/30, je ne sais pas si elle existe toujours. Il y avait la Pavier qui faisait aussi 10/30.

NM : Et qui tirait l'eau un peu quoi ?

PP : Oui ça tirait le plus gros de l'eau mais ce n'était pas les meilleurs pisés et puis si on y remettait de l'eau qu'on arrosait parce que bien souvent au mois d'Août c'est sec. Alors fallait arroser 2, 3 jours à l'avance, on y allait le soir pour l'humidifier.

NM : A l'arrosoir ?

PP : Oui.

NM : Fallait l'étaler à l'arrosoir et puis tourner avec la pelle.

PP : Puis souvent, c'est arriver sur Garnerans, on avait une remise à faire, et la patronne c'était une paysanne qui était assez dure comme femme, on prenait l'eau au puit. C'était elle qui tirait toute la flotte. Elle nous disait y en bientôt assez si ton père est pas content il se débrouillera. Une fois j'avais été arrosé j'y allais tous les soirs. Alors mon père il arrive il prend la bêche il regarde et il dit "salaud" vous n'avez pas beaucoup arrosé là. Puis elle disait faut pas le gronder c'est moi qui lui est dit qu'il y en avait assez comme ça et qui si tu n'es pas content c'est le même prix.

NM : rire

PP : Alors il n'avait pas dit grand-chose comme il a fallu mouiller un peu la terre et puis c'était du terrain qui était gras des terrains à blé comme on dit. C'était du terrain agricole, alors on prenait qu'une pointe car deux c'est trop. Ça fendait bien plus. Et puis ça dépendait des terrains vous aviez des terrains à bois ia, c'est ce que l'on appelait des terrains blanc.

PP : D'abord on voyait les herbes qui poussaient dedans ce n'était pas les mêmes que chez nous les terrains à blé et puis les terrains à vignes.

NM : Et ce que l'on trouvait dessous ça n'avait rien à voir ?

PP : C'est à dire que ça faisait un pisé qui n'était pas bien dur. C'était de la terre à bois comme il disait mon père les pisés d'ia ne valent rien. Il valait bien quelque chose car une fois serré il restait en place.

NM : Ça faisait bien des maisons. Mais c'est vrai que pour la mise en œuvre ils étaient plus délicats, ils étaient plus farineux, non ?

PP : Ils se liaient moins et puis il y a beaucoup de petites racines dedans.

NM : Il fallait attendre qu'il soit complètement sec pour qu'il soit dur ?

PP : Oui certainement. De toute façon à partir d'Octobre on en faisait plus de pisé on commençait au mois d'Avril si ce n'était pas trop mouillé en fonction des années. Mais les meilleurs pisés, c'était un peu les fromages, c'était Mai et Juin.

NM : C'est vrai. Et qu'est-ce que vous faisiez quand il se mettait à pleuvoir ? Un orage on attend que ça passe mais ...quand le ciel est couvert et bouché ?

PP : Fallait tout couvrir.

NM : On couvre et on rentre chez soi ?

PP : Oui c'est ce que l'on faisait mais quand c'était des journées entières mais de toute façon on allait faire autre chose.

NM : Oui on passe à d'autres ouvrages.

PP : Autrement on couvrait avec des tuiles, des planches avec ce l'on trouvait sous la main. Fallait déborder un peu.

NM : Oui parce que ça ruisselle un peu.

PP : Quand on montait la charpente fallait prendre des liens de paille si la ferme était un peu en pente. Du côté bas fallait faire des liens de paille autour et puis le nœud en dessous attaché avec du fil de fer.

NM : Pour être sûr de bien pomper l'eau.

PP : Quand ils ont fait la dernière maison en bas sur les tades c'était un nommé Poncé de Saint Jean sur Veyle qui avait fait. Ils n'avaient pas abrité leur ferme pendant la nuit quand ils sont revenu le lendemain elle avait baissé de 50 cm d'un côté.

NM : Le pisé était bien sec non plus ?

PP : Le pisé était pas sec il avait été fait 3 semaine avant.

NM : Il était encore plein d'humidité. L'eau est rentrée à grande vitesse dedans.

PP : C'est sûr. Alors fallait bien penser à ça ou une corde c'était suffisant mais fallait bien serrer avec la paille pour faire des grosse mèches et puis on bloquait avec ça. Puis alors pour le serrer le pisé je ne sais pas comment vous faites maintenant mais au milieu il n'était presque pas serré, il y avait juste le gars qui dansait un petit peu et encore fallait pas danser il se faisait gronder par le patron " tu vas me faire éclater les banches, allez il y a que les bras qui bougent ".Alors commençait à serrer tout autour avec le plat de la psos le machin qu'on se servait pour serrer en bois.

NM : La pesos.

PP : La pesos oui, on serrait comme ça tout autour. Et après au milieu, mon père disait "rien qu'avec les pieds c'est suffisant" tu passes 2 ou 3 fois dessus tu donnes 2,3 petits coups si tu veux parce que le pisé est moins dur au milieu et pas sur les bords parce qu'il était serré. Et c'est qui faisait que l'hiver ça garde mieux la chaleur et ...

NM : Oui pas trop dense.

PP : Oui pas trop dense.

NM : Et vos banches elles étaient longues ? Elles mesuraient combien ?

PP : Il y avait 2 longueurs 4 mètres et 3,5 mètres pour les angles. On faisait 50 cm et puis chaque hauteur de banche on rognait un demi centimètre c'était monter un petit peu en comment on appelle ça ...

NM : En talus...

PP : C'était monté à fruit.

NM : D'accord.

PP : On démarrait la première banchée on enlevait un demi centimètre à chaque fois que l'on rechargeait dessus dans les gros.

NM : Et donc comment vous appeliez les entretoises, les bois que l'on mettait...

PP : On appelait ça les gros et puis les trous que vous avez marqués on appelait les lasonniers. Le lasonnier c'était un truc trapézoïdale qui faisait 7 dans un bout et 6 dans l'autre des trucs qui faisaient 90 cm avec une échancrure comme une mortaise et puis dedans on enfilait les aiguilles.

NM : D'accord.

PP : Et alors les gros c'est quoi ?

PP : Les gros c'est ce qui tenait l'écartement des banches.

NM : Ah d'accord. On en met qu'un en haut ?

PP : Oui et puis on l'enlevait dès qu'on avait rempli la banche à moitié. C'est ce qui permettait de maintenir l'écartement.

NM : Et les gros vous étiez à chaque fois obliger de les recouper ?

PP : Un demi centimètre chaque hauteur de 81,5 centimètre par la, parce que la banchée faisait à peu près 80 85. On démarrait à 50 et puis si on montait à 10 m de haut on arrivait à 5cm de moins.

NM : Et votre papa à l'époque il travaillait, il faisait sa part sur le chantier ou....

PP : Oui.

NM : Et c'était quoi sa position, il était au pisoir, non ? Il était

PP : Il était plutôt en bas au remplissage ou il surveillait d'en bas.

NM : Ça lui permettait de voir l'ensemble du chantier ? De voir ce qu'il se passait.

PP : Oui de voir ce qu'il se passait.

NM : Et vous c'était quel ...Vous n'aviez pas un poste bien fixe ?

PP : Ca dépend, j'ai été souvent dans les banches pour serrer des fois j'avais un compagnon qui n'était du tout ... c'était un journalier cultivateur mais c'était un gros bosseur. Fallait se méfier parce que des fois il en faisait même trop, il passait la charrue devant les bœufs comme on dit.

NM : Rire. Fallait le calmer.

PP : Alors je le prenais avec moi et puis je lui expliquais bien et alors impeccable.

NM : Parce que sur la banche de 4m vous vous mettiez à combien ?

PP : On faisait à peu près 4 traits. Parce qu'on banchait déjà de 50 cm et puis comme c'était en biais bien souvent alors ça faisait en bas 70 cm et haut il y avait plus que 10.

NM : Je ne vous ai pas compris.

PP : Les traits on ne les faisait pas droit, on les faisait en biais...

NM : Oui d'accord alors on se retrouve avec la banchée précédente, le mur qui est dessous on venait mettre son coffrage.

PP : Oui voilà, le coffrage faisait ça, en bas ça embranchait beaucoup alors ce que l'on faisait on serrait toujours ce trait le premier, le lassonier était là. Alors dès que l'on avait monté les banches ça y est celui qui était au bout il le savait s'il y avait un angle. On arrêta à ras l'angle et puis on replaquait l'autre banche contre ou à l'autre bout. Alors si c'est des banches de 3m, une de 3,5 et puis une de 3m pour avoir la largeur du mur.

NM : D'accord.

NM : Ce que vous appelez le trait c'est ?

PP : C'est la largeur qu'il y a entre les deux lassoniers. On appelait ça un trait nous.

NM : Et donc des traits vous en aviez combien sur une banchée ? C'est l'espace entre ...

PP : Oui c'est l'espace entre les deux-là, ça faisait à peu près 80, 85 parfois 90 mais pas souvent car plus on fait de grand banche plus ça s'affaiblissait. On appelait un trait.

NM : Donc le premier lassonier au pied de la pente la ...

PP : Oui ça y est le coffrage là.

NM : Le coffrage qui vient mordre jusqu'au sommet de la pente.

PP : Oui il était là parce qu'il serrait sur le mur alors on était bon. Après des fois on en remettait un mais bien souvent fallait remettre quelque chose un serre-joint au moins ...

NM : Oui pour tenir un peu.

PP : Et puis dans les angles il y avait des serre-joints, je dois en avoir encore un ou deux le fils en avait emmené. Ils avaient une petite pâte du côté du fer plat et de l'autre côté la pâte était plus grande c'était pour pouvoir prendre derrière le doublon qui serrait bien l'angle. C'était le forgeron du coin qui les faisait.

NM : Il fabriquait pour ça...

PP : Les serre-joints il n'y avait pas de problème ils ont tous ... puis il les faisait comme il les faisait après bien quand même...

NM : Oui.

PP : J'en ai employé des ordinaires et ça fonctionnait aussi. Mais ceux-là ils étaient spéciaux, alors ils nous embêtaient un peu quand on faisait du coffrage parce qu'ils prenaient la pâte qui faisait la largeur de la main et avec l'autre pâte qui était plus grande ça nous embêtait.

NM : Ca embêtait quoi.

PP : Oui c'était bien mais ce n'était pas bien, voilà.

NM : Et après vous faisiez des couches de combien ? Des couches de terre.

PP : On faisait un panier, cela ne faisait pas haut 7, 8 centimètre 10 à tout casser.

NM : Avant de pisé ? Avant d'écraser la terre.

PP : Oui, un panier ça faisait 3, 4 sceaux.

NM : Et donc les traits vous me disiez ça faisait 3 traits pratiquement ?

PP : Euh 4 on en avait chaque fois 2 à peu près.

NM : 4 traits et 2 hommes.

PP : $4 \times 8 = 32$ et puis l'embranchement ça y est, il n'y avait que 50.

NM : Et donc pour les 4 traits vous mettiez 3 paniers vous me dites ?

PP : A peu près par couche oui 3 panier ça fait 35 litres de terre par là.

NM : Donc ça faisait 100 litres les 3 paniers ?

PP : A peu près oui.

NM : D'accord.

PP : Alors on l'étendait avec le pisou on en prenait un panier par coup pas plus.

NM : C'est à dire.

PP : Les 35 litres de terre et puis on serrait, ça faisait 7 centimètre de terre.

NM : Ah vous mettiez qu'un seul par couche ?

PP : Oui et puis on serrait.

NM : Mais si on a 4 traits, vous répartissiez le panier sur les 4 traits ?

PP : Non, parce que vous mettez un panier par trait.

NM : Voilà c'est ça.

PP : Pour que ça fasse au minimum 5 mais on descendait jamais en-dessous de 5 centimètres. Alors on commençait à serrer tout autour sans danser dessus, fallait pas parce que quand la terre était humide ça faisait gonfler les banches.

NM : Et avant de commencer le premier lit vous mettiez un cordon de chaux ?

PP : De mortier.

NM : Un mortier de chaux oui...

PP : On faisait une morène comme on dit pourquoi je ne sais pas.

NM : Vous avez l'impression que l'on peut s'en passer ?

PP : Oui.

NM : Moi on me disait que c'était pour l'étanchéité parce que la planche plaquait pas bien au pisé, pour éviter que la terre elle aille ... pour éviter de casser l'arête qui est dessous. Ca faisait un peu amortisseur.

PP : Je ne sais pas et puis dans les angles on y mettait... on faisait des trucs en biais on traçait ça sur la banche.

NM : D'accord pour faire les petites harpes, les petits triangles.

PP : Pour faire la hauteur par exemple 3 fois 25 = 75 bon après on arrêtait...

NM : Oui parce que j'ai vu vous faites des gros triangles vous, il y a plusieurs ... comment vous l'appeler la couche ? Vous appelez ça un lit ? Vous appelez ça une ...Il y avait un nom ?

PP : Je ne me rappelle plus comment ils appelaient ça. C'était des prises, on appelait ça des prises.

NM : Donc on faisait combien de prises sur la hauteur ? 5 centimètre pour la hauteur ... elles font combien 80 vous faisiez de hauteur ?

PP : A peu près oui. Ca faisait 4 hauteurs de 20 cm.

NM : D'accord.

PP : Alors on traçait 20cm, 20 cm et puis quand on arrivait béton à...

NM : Quelle était la composition de ce béton vous vous rappelez ?

PP : C'était du béton à la chaux.

NM : Donc gravier, sable et chaux ?

PP : Oui 3, 4 brouettes et 1 sac de chaux puis alors sec.

NM : La même teneur que le pisé quoi.

PP : Oui d'accord, de toute façon le béton il ne savait pas le faire autrement. J'ai toujours vu mon père coffrer et puis décoffrer le béton tout de suite.

NM : Ah oui.

PP : Oui on tirait la banche et puis ... tandis que mon oncle c'était déjà plus pareil il avait appris ça en manuel.

NM : C'est pâteux et il attendait le lendemain

PP : Oui on attendait le lendemain.

NM : Liquide quoi presque ?

PP : Liquide non mais un peu pâteux parce qu'on le montait à la civière à bras, je ne sais pas si vous avez connaissance de ça ?

NM : Comment c'était le principe ?

PP : Sur les brouettes il y a 2 manettes, là il y en a 4 et il n'y a pas de roue. On avait un petit bout de tréteau qu'on mettait derrière la bétonnière on reposait puis il y en a un qui tenait à l'autre bout et un autre qui remplissait le ... quand il y en avait assez il faisait signe d'arrêter. Et après on montait ça le long du truc là.

NM : C'était encore du boulot.

PP : Oh la oui ceux qui montaient le béton ils en avaient plein les pattes le soir. Parce qu'ils en faisaient des voyages parce que ça arrivait que c'était à 4 ou 5 mètres de haut, fallait bien garder

l'équilibre, fallait pas faire de faux pas parce que le béton finissait par terre. Alors la civière ce qu'elle avait ... les miennes je les avais fait faire à un nommé Puvunant qui était charron-forgeron, elles avaient dans les 2 bouts une hauteur comme la main alors ça retenait le béton un petit peu et ils les avaient blindée, il y avait une tôle dessus, une tôle fine.

NM : D'accord.

PP : Alors pour verser ça allait tout seul, on se mettait sur le bord de la banche.

NM : Oui ça glissait bien.

PP : Oui et puis comme on était forcément un peu plus haut avec l'échelle qui reposait à la hauteur des trous là. On était déjà 10 centimètres en-dessus alors ça nous faisait 70 centimètres ce n'était pas une affaire, fallait des costauds.

NM : Oui d'accord alors un chantier vous étiez 4 ou 5 donc pour l'approvisionnement ce n'est pas vous qui vous en occupiez ?

PP : En principe...

NM : C'est le propriétaire qui vous fournissait au fur et à mesure.

PP : Oui, Tout ce que j'ai vu chez mon père c'était comme ça. Il y a un endroit où il avait la maison de l'ancien maire le père Cellier il devait charrier la terre à la brouette ça ne pouvait pas être autrement car mon père n'avait pas de cheval. Il en avait bien eu un au début avant qu'il ait sa camionnette mais après il avait plus de cheval. Autrement c'était le cheval et puis le tombereau qui faisait l'alimentation. En allant sur Cruzille il a fait la grosse maison qui est sur la droite. Quand vous venez chez moi si vous passer tout droit vous allez la voir c'est la dernière maison qu'il y a sur la droite, la grosse maison.

NM : J'ai pas prêté attention.

PP : Et c'est assez haut il y a combien huit mètres à peu près. Là ce sont des terrains assez sablonneux il devait surement prendre 2 hauteurs la et puis on voit parce que le terrain il fait ça...

NM : Oui on voit bien il fait la vague, la cassure.

PP : Je pense qu'il devait y avoir 2 compagnons qui devaient la veille et qui charriaient la terre d'ici.

NM : Vos journées, c'était de quelle heure à quelle heure ?

PP : En principe c'était de 7h à 12h et de 14h à 19h dans les beaux jours.

NM : Et une journée comme ça vous pouviez faire combien de banchée à 5 ?

PP : En fait quand on avait tiré les banches 3 fois c'était la grosse ...

NM : Oui c'était une belle journée tout c'était bien passez il n'y avait eu de problème...

PP : Oui je n'avais pas eu de problème mais je ne pas vous dire exactement...

NM : Oui mais c'est un ordre d'idée oui c'est ça.

PP : Je pense que 3 fois ça fait déjà du cube...

NM : Oui ça fait des mètres carré...

PP : Vous multipliez par 50 ça fait déjà du cube.

NM : Et le foisonnement et tout, belle journée et en plus faut couvrir le soir.

PP : Le soir avec la pelle-bêche c'était un petit peu arrondi sur le dessus, le dessus du pisé ils le coupaient bien droit et puis les longueurs des lasonniers je ne m'en rappelle plus, il devait y avoir un coup de couteau sur le manche de la bêche parce qu'on ne mesurait pas au mètre, on mesurait comme ça...

NM : Oui avec une pige.

PP : Ils descendaient 12 centimètres par la pour que ce soit plus serrer 4 ou 5 centimètres parce qu'autrement ça aurait écrasé.

NM : Oui ça aurait cassé le pisé.

PP : Autrement 2 banchées l'une sur l'autre, mon père me disait la maison à Montfort en bas là, c'est le grand-père qui avait le chantier, il avait voulu, quand ils sont arrivés ce qu'ils appelaient les aguillant ce l'on appelle maintenant quand on arrive au point dessus...

NM : Le pignon quoi.

PP : Le pignon oui eux ils appelaient ça les aguillant alors ils avaient 2 banchées l'une sur l'autre parce que le soir il y avait les matefaims à manger comment c'était la rele ils appelaient ça c'était la fin du chantier. Donc ils ont mis 2 banchées l'une sur l'autre dans la journée alors ils n'avaient

pas trop serrer pour avoir la paix puis finalement le deuxième banc quand ils sont arrivés presque en haut, c'était l'oncle Nicolas qui était dedans parce qu'il finissait tout seul quand ça arrivait au point dessus.

PP : Ils avaient la pente qu'il fallait laisser pour le ... et puis si il l'avait catapulté.

NM : Et c'était le grand-père qui était dedans ?

PP : Non c'était l'oncle il n'a pas eu de mal il s'en est bien tiré.

NM : Oui parce que il devait être haut ?

PP : Oui il était à 7 mètres au moins.

NM : Et il est descendu avec les banches et tout ?

PP : Oui.

NM : Et les beignets il ne les a pas eus, les matefaims ?

PP : Ils les ont peut-être mangés quand même mais ce n'était pas prévu comme ça.

NM : Enfin si personne n'a été blessé.

PP : Non, je sais que mon père disait que l'oncle avait benner et que ça n'a pas marché c'est tout.

NM : Tout ce qui était fondation et sous-bassement c'est vous qui les faisiez aussi ?

PP : Oui.

NM : Les fondations en général c'était quelle profondeur ? On avait juste la terre végétale ou on allait chercher ...

PP : Au moins 50 centimètres.

NM : Vous avez toujours vu ça ?

PP : Oui 50 centimètres chez nous, si vous allez en Savoie c'est 75 centimètres. Parce que le fils a eu des problèmes pour la maison où il travaillait du côté de ... où il y a le barrage de ... comment ça s'appelle ... je ne me rappelle plus du nom. Comment ça s'appelait là où Gilbert s'était esquinter avec la scie circulaire en Savoie. Parce que c'est là-bas qu'il avait fait les fondations à 50 centimètres et puis 70, 75.

NM : Il y avait un risque de gel ?

PP : Oui.

NM : Et c'était vous qui faisiez les terrassements de la fondation ?

PP : Tout à bras bien sûr oui, puis les cultivateurs qui nous aidaient.

NM : Ça faisait moins de frais.

PP : Des fois on leur traçait.

NM : Et après les pierres vous les trouviez où ?

PP : C'est à dire que nous c'était du réemploi la sinon comment que ça s'appelle, au-dessus de Macon il y avait des carrières.

NM : Et ça c'était le client qui se débrouillait pour les apporter ? Ou c'était les fournisseurs qui ...

PP : En principe oui puis les fournisseurs de matériaux qui s'occupaient de ça, tout était livré avec des chevaux à l'époque. Saint Martin Belle-Roche les pierres. On avait de la famille là-bas.

NM : Et maçonner au mortier de chaux ?

PP : Oui le ciment on en employait rarement quand on faisait des chapes on mettait moitié chaux moitié ciment.

NM : Mais comme vous disiez avant-guerre du ciment vous en avez utilisé très peu ?

PP : Très peu et puis pendant la guerre on pouvait plus en avoir.

NM : Alors de la chaux vous aviez ou pas ?

PP : Les cultivateurs en avait autant qu'ils voulaient avec du lard et puis du beurre...

NM : Rire

PP : On s'était retrouvé une fois avec mon oncle c'était après la guerre, il voulait du ciment artificiel il en trouvait pas il avait demandé à Creys sur Saône il n'y en a pas il fabriquait que la chaux. Et puis il y avait un de ses clients qui passe derrière il en avait ramené 10 sacs lui il a été obligé oui j'ai apporté du beurre. Si tu apportes du beurre tu peux en avoir autant que tu veux du ciment, faut pas y compter. Il ronflait, il avait été à la chambre des métiers tout de suite en leur posant la question faut arrêter ces "conneries" là.

NM : C'était une drôle de méthode.

PP : C'était comme ça. Vous vouliez un vélo fallait aller chez le coiffeur du coin.

PP : Ou n'importe...

NM : C'était la débrouille.

PP : Le coiffeur qui avait un vélo qui ... vendait à un copain à condition qu'il y ait 2 kilos de lard et puis 2 ou 3 livres de beurre.

NM : Et le sous-bassement il y en avait toujours un ? Avec un minimum de ?

PP : Au minimum 50. Alors ce que l'on faisait on laissait les emplacements des ... en même temps quand on arrive en haut la moins 12 centimètres, on laissait 10 centimètres de large et puis 12 de profondeur. On traçait ça contre le mur pour ...

NM : Qui est-ce qui faisait le plan de la maison ?

PP : Bien souvent c'était le maçon du coin.

NM : Avec le client.

PP : Avec le client...

NM : Et ils le dessinaient sur un bout de papier ou ... c'était tout dans la tête ?

PP : Oui et non. Mon père il dessinait bien lui mais avant je ne sais pas comment il faisait.

NM : On mettra la fenêtre par-là, la porte par-là...

PP : Oui ils n'étaient pas à 10 centimètres près.

NM : Et puis c'est un peu les banches qui imposaient la position.

PP : Pas forcément surtout ce qu'il regardait c'est de ne pas avoir d'ouverture du côté Nord. Je me rappelle mon père était contre les ouvertures du côté Nord il disait que ça ramenait du froid.

NM : Et une fois que le sous-bassement était fait on commençait le pisé tout de suite ou vous attendiez un peu ?

PP : On attendait 3, 4 jours que la chaux est fait sa prise parce que la chaux lourde ça prenait pas très vite.

NM : Et après c'était parti alors on faisait un premier tour.

PP : Oui puis après on attendait une dizaine de jours pour faire le deuxième. Si le temps n'était pas menaçant on ne couvrait pas mais s'il était on couvrait avec tout ce que l'on trouvait ou du papier goudron ou des machins mais c'était surtout avec des tuiles. Des tuiles plates que l'on accrochait l'une dans l'autre par-dessus comme ça. Et quand il y avait du vent tout était en l'air donc fallait retourner ranger.

NM : Je connais ça. Le dimanche après-midi.

PP : Ca occupe bien ça.

NM : Oui mais quand on voit toutes les heures qu'il a fallu pour faire ce bout de mur, on ne peut pas le laisser pourrir par un orage.

PP : Il y a une boîte qui a fait du pisé il y a moins de 20 ans c'est à l'Isle d'Abeau c'est la maison de Vonnas ...

NM : C'était Vuet Parno.

PP : Ah bon.

NM : Mais ils étaient plusieurs il y avait une dizaine d'entreprise.

PP : Il y avait Chapelan qui a dû en faire. Autrement maintenant vous avez un gros avantage avec les motoculteurs la terre est toute écrasée, j'ai un Husqvarna maintenant, la preuve, les rats-taupes vous savez ce que c'est cette saloperie,

NM : Oui

PP : Le fils l'a passé jeudi dernier je crois, il en a tué 4 des rats-taupes.

NM : Et à 30 centimètres de profondeur ?

PP : Oui il rentre à 30, il ne va pas vite il se plante jamais mais alors c'est la mort lente car il avance tout doucement. Et les rats-taupes il en avait coupé un en deux.

NM : Oh c'est efficace.

PP : Ça c'est sur ...

NM : Et les rotovateurs derrière les tracteurs ...

PP : Ah pareil, mais c'est plus facilement réglable avec le rotovateur du tracteur vous descendez à 15 centimètres puis après le reste il passe un peu de terre arable à travers ça fait pas grand-chose. Il y avait Chapelan qui en faisait du pisé, Chapelan de Vonnas.

NM : D'accord et elle fonctionne toujours cette entreprise ?

PP : Oui mais je ne sais pas comment il s'appelle maintenant, c'est une société car il ne doit plus y en avoir des Chapelan.

NM : Et vous pensez qu'ils en font toujours ?

PP : Je ne sais pas s'ils en font toujours mais ils avaient fait un essai à l'Isle d'Abeau parce que c'est un village qui est sorti de terre c'est derrière l'aérodrome vers Satolas.

NM : Moi à l'époque en 1983/84 j'y avais travaillé comme salarié et justement chez Vuet Parno ... parce qu'il y avait dix entreprises...

PP : Oui j'en ai entendu parler elle était d'où cette entreprise ?

NM : Eux ils étaient de Pont de Veyle.

PP : Oh mais c'est les compagnons du tour de France.

NM : Voilà ils en faisaient partie oui. Et puis après la boîte elle a fermé mais je ne sais pas en quelle année à la fin des années 80.

PP : Parce qu'il y avait Chapelan, parce que c'est l'architecte qui exigeait que cela se fasse en pisé mais c'est de combien ? De 40 ?

NM : Il y a de tout, il y a des blocs qui font 20 centimètres d'épaisseur et puis il y a du pisé en 50. Et puis il y a des techniques en terre-paille, c'est de la paille mélangé avec de l'argile et que l'on met un peu comme le torchis que l'on met dans une ossature bois.

PP : Il y a aussi le chanvre que l'on utilise maintenant.

NM : Oui aussi ça se fait.

PP : Mais alors ils ont venir ça de l'étranger parce qu'en France pour planter du chanvre

NM : Il y en a un petit peu maintenant...

PP : La nuit ils n'y en pas qui viennent piquer des feuilles pour fumer.

NM : Je crois que ce n'est pas les mêmes. Non ce n'est pas les mêmes et s'ils le fument ça doit pas leur faire le même effet. Oui c'est la question que tout le monde se pose mais je ne connais pas ce matériau.

PP : Le chanvre j'en ai eu semé les premières années que j'ai été marié pour me faire des cordages car il y avait des cordiers dans le coin et puis après j'ai arrêté ...

NM : On leur amenait notre chanvre et ils vous faisaient des cordes.

PP : Oui on leur disait le bloyer c'est casser le dur et puis tirer la filasse. C'était comme ça car on fabriquait tout par nous-même.

NM : C'était une notre époque.

PP : Oui.

NM : Et comment ça se passait pour tous les petits détails d'exécution par exemple une ouverture ? Une fenêtre ? Avec vos banches vous arriviez à une fenêtre, vous aviez des précautions particulières qu'est-ce que vous faisiez ?

PP : C'est à dire on avait ce que l'on appelait des trappons, les trappons c'était des planches assemblées qui faisaient 50 centimètres que l'on mettait à la dimension du mur et puis on les serrait avec des serre-joints il y avait des fois une pointe de 70 dont la tête dépassait pour ... et en Allemagne ils étaient plus malin que nous car ils s'en servaient pour le téléphone ils avaient des pointes à double tête. Il y avait une deuxième à 12 millimètres par là.

NM : D'accord.

PP : C'était bien foutu leur truc.

NM : On enfonçait jusqu'à la première pointe et après on pouvait sortir avec la deuxième.

PP : Au début ils s'en servaient pour les téléphonistes.

NM : Et comment ils faisaient pour fabriquer des pointes à deux têtes ?

PP : Je ne sais pas, j'ai vu ça qu'en Allemagne. Ils en avaient pas mal, s'ils avaient mis ça en France ça nous aurais évité de nous embêter. Parce que si ce n'est pas serrer sur la tête ça va glisser de la banche.

NM : Tandis que la pour l'enlever ...

PP : Vous y arriver quand même avec un pied-de-biche.

NM : Donc vous mettiez la tête de banche comme vous appelez....

PP : Oui c'est à dire que l'on faisait d'après le plan, on faisait les axes de toutes les ouvertures et puis après tant pour ... je crois 6 centimètres pour les fenêtres.

NM : Et l'embrasure comment vous faisiez ? Vous coupez droit en fait ?

PP : On coupait droit puis après on se débrouillait comme on laissait 6 centimètres de plus pour passer la fenêtre. C'était 2,5 qu'elle devait faire la ... en plus 5 centimètres alors on laissait un

deux centimètres de marge de chaque côté et après les fenêtres modernes ce n'était plus que un et demi alors je m'étais fait avoir le patron m'avait rien dit. Alors on faisait des ouvertures chez Morel à Cormoranche du côté de Feillens, et j'avais laissé comme d'habitude 6 centimètres, le patron me dit "Je n'ai pas pensé à te dire qu'il fallait juste un et demi maintenant il faut 3 centimètres c'est suffisant" alors j'avais été obligé de claquer une brique plâtrière de chaque côté après pour rattraper le déficit.

NM : Oui justement dans la région qu'est-ce que l'on en embrasure à l'extérieur ? On met de la brique, on met du bois, de la pierre, non ?

PP : Le

NM : Le tableau.

PP : C'était en mortier que l'on faisait nous.

NM : Avec des triangles de chaux, non ?

PP : Non c'est toujours pareil quand il y avait des ouvertures on faisait des trucs en biais en béton. C'était du béton devant ce n'était pas du pisé. Autrement ce que l'on faisait quand c'était du pisé, mon père il ne faisait pas de jambage. On plantait des pointes de 70 ou 80 et puis on laissait dépasser de 2 centimètres on mettait un peu fil de fer et puis on crépissait là-dessus. Ça arrivait à fendre ça puis il y a un moment c'était au pron qu'on le faisait. Un mélange pron avec mortier.

NM : Mais vous avez jamais fait des jambages en brique par exemple ?

PP : Si il y en avait ... puis en pierre c'était ... les vieux dans le temps ils commençaient à monter leur jambage en pierre avant et après ils faisaient leur assemblage en bois par derrière, en bois et en torchis.

NM : Et les linteaux, comment ça se passait ?

PP : Les linteaux c'était en béton armé. Moi j'ai eu la chance d'apprendre un peu, mon père qui l'avait fait, il n'avait pas confiance il mettait 2 grilles avec du fer de 8 et du fer de 5 et un IPN de 80 comme ça il était tranquille.

NM : Et les maisons en pisé que vous avez fait c'est toujours linteaux béton ?

PP : Oui toutes. Ce que l'on faisait s'il y avait un linteau à faire on le coulait après si par exemple c'était le samedi on débranchait pas on le coulait dans la banche avec le pisé et puis on décoffrait le lundi et c'était bon.

NM : En fait vous faisiez le linteau avec un béton plutôt sec ?

PP : Non on faisait le linteau avec du béton humide un peu pâteux.

NM : Et dessus le pisé tout de suite ?

PP : Oui ça arrivait quand on ne décoffrait pas de suite, de toute façon fallait pas sinon ça coulait.

NM : Et est-ce que vous mettiez des renforts dans les angles ?

PP : Oh les renforts je vais vous dire comment ils étaient fait. S'il y avait un saule dans le coin vous coupiez 2 branches, une échancrure et un emboitement de chaque côté ...

NM : Dans chacune des branches.

PP : Et puis allez, c'était ça qui mettait dans le temps.

NM : Et vous avez souvenir de l'avoir fait ?

PP : Oui je l'ai eu fait avec des bouts chevrons mais 2 mètres au moins on allait chercher assez loin. Ça servait à pas grand-chose parce qu'il fallut planter des chevillettes dedans pour que ça accroche un peu. Et puis après avec les bétons armé c'était fini ça. Ce que l'on faisait à chaque étage sous le solivage et bien on faisait une ceinture en 15 centimètres d'épaisseur on coffrait tout autour et peu de ferraille avec du béton de ciment.

NM : A l'époque de votre papa ?

PP : Non à mon époque.

NM : Pas sur le pisé en fait ?

PP : Si on faisait une couche de béton sur le pisé. Après soit disant que ce n'était pas valable car ça laissait rentrer le froid l'hiver alors fallait mettre une brique contre les banches ou de chaque côté ou à l'intérieur.

PP : Parce que ce qui faisait que le pisé résistait au froid ... d'ailleurs ils en reparlent beaucoup de ça ils trouvent que c'était la meilleure combine qui existait contre le froid, parce qu'ils ont bien

de faire toutes leurs inventions la laine de verre c'est bien beau mais dans les maisons qui en ont vous avez froid dedans.

NM : On n'a pas l'inertie...

PP : Ce qu'ils ont trouvé de bien après le Placoplatre avec 10 centimètre de laine comme c'était chez ma fille et puis des murs de 20. Et encore il faut que les murs de 20 soient bien étanches et pas trop rempli de béton. Alors là ce que j'avais prévu, la petite maison qui est face, c'est mon fils qui avait le plan et il m'avait dit "On va prévoir un chaînage en même temps que les ouvertures comme ça si un jour ça se met en bâtiment, tu peux mettre le solivage par-dessus". Puis finalement le solivage on en a jamais mis parce qu'il y a 3 solive, une au milieu puis une à chaque bout parce qu'avec leur système les plaquistes c'est des trucs en métal c'est mince. Il y avait 9 mètres on a dû partager en 3 fois 3.

NM : Il n'y a plus besoin de solive...

PP : C'est vrai mais ça les a bien arrangé quand même parce qu'ils ont posé sur le chaînage et puis après on continue 1 mètre 50 au-dessus pour le toit. Le fils m'avait dit ça " Faut faire un chaînage la parce que comme ça si un jour vous voulez mettre un solivage il n'y qu'à percer les moellons un petit peu et puis c'est tout bon". Ça c'est bien trouver. Les journées de maçon c'était 10 heures et puis le samedi on travaillait toujours.

NM : Et oui c'est récent de ne pas travailler le samedi. Avant on avait son dimanche matin et puis...

[...]

NM : Et en restauration un pour vieux pisé qui est tout abîmé, par exemple une façade fissurée, comment vous vous y prenez ?

PP : Il faut grillager d'abord et piquer tout ce qui doit partir faut l'enlever et puis y aller sur le grillage.

NM : A la chaux ?

PP : De préférence oui et pas trop gras.

NM : Vous n'avez jamais refait du pisé sur un bâtiment en pisé existant ?

PP : Si ça m'ai arrivé. C'est pareil il faut faire l'emplacement des traits à chaque fois ...

NM : Et remettre les banches.

PP : Oui remettre les banches et serrer dessus. Et des fois on est obligé de mettre des cales parce qu'il y a 47 ou 48 comme on a piqué un petit peu ...

NM : Oui il manque quelques centimètres.

PP : C'est là où on mettait un liteau en dessous le mortier, pour tenir le mortier puis après on l'enlève.

NM : Pour tout ce qui est les appuis de charpentes vous aviez des consignes particulières ?

PP : Pour les appuis de charpentes fallait mieux faire ...

NM : Pour mettre une ferme ou ...

PP : Fallait 70 centimètres donc faut mettre une semelle en béton de 12 centimètres.

NM : Que vous faisiez en béton de ciment ?

PP : Oui en béton de ciment ça, on coffrait de chaque côté avec une planche et puis enfin moi je mettais toujours 15, mon père lui mettait carrément un morceau de chêne ou un truc comme ça. Ce n'est pas plus mal que le béton parce que le béton et le pisé c'est bon pour les jeunes mais pour les vieux ce n'était pas bon.

NM : C'est vrai que ça ne se marie pas trop bien.

PP : Sinon faut mettre un appui en chêne ou sapin même avec les traitements qu'ils ont maintenant.

NM : Oui il y a peu de chance que ça pourrisse.

[...]

NM : Et entre le moment où vous saviez qu'il allait y avoir un chantier de pisé et le moment de sa réalisation vous attendiez que l'hiver passe ? Les gens ils attendaient longtemps, non ? Vous aviez du boulot par-dessus la tête ?

PP : On a attendu au moins 2 ans, 18 mois. Alors quand c'était le moment de faire on les faisait et puis quand c'était le moment du pisé. Puis sinon l'hiver on faisait ce que l'on pouvait, l'intérieur souvent.

NM : Des enduits, des dallages ?

PP : Des enduits et puis moi l'hiver je faisais beaucoup de badigeon et de papier peints et les peintures pour les fenêtres on se s'embêtait avec ça des fois fallait tout essuyer. La peinture ne prenait pas sous l'eau.

NM : Oui la condensation.

PP : Puis autrement il y avait du travail dans les étables mais fallait pas trop bêtes sinon on ne pouvait pas.

[...]

NM : Et la dernière maison en pisé dans la région, vous diriez qu'elle s'est faite à quelle époque ?

PP : En 47, 48 on avait une étable, c'est mon oncle à Saint-Cyr-sur-Menthon carrément une étable assez grande pas moderne comme maintenant mais presque.

NM : Avec la grange au-dessus ?

PP : Oui la grange à paille.

[...]

NM : Et dans le pisé vous en avez vu des accidents hormis l'histoire de Nicolas ?

PP : Non, je n'en ai jamais vu. D'ailleurs moi j'ai jamais fait 2 banchée l'une sur l'autre. Il y avait le collègue, François Perraud qui m'avait dit " Si chez mon père quand ce n'était pas trop haut on arrivait bien à faire 2 banchée l'une sur l'autre".

NM : Vous voulez dire quand c'était frais ?

PP : Oui. Faut attendre 8 jours minimum. C'est pour ça autour ils les serraient bien plus et donc il durcissait plus. Et puis au milieu je pense que c'est plus tendre. Si c'est des terrains gras, ça fend beaucoup plus mais le pisé est meilleur si c'est bien enduit dessus. Pour bien enduire dessus fallait 5, 6 ans je crois fallait pas enduire trop tôt. Et puis au mois d'octobre, fallait se méfier parce que des fois ça gelait.

NM : Ça vous est arrivé ça ?

PP : Non.

NM : Et vous l'avez entendu dire ? Vous l'avez vu ?

PP : Oui j'ai entendu dire qu'ils avaient fait du pisé trop tard ...

NM : Et que ça avait gelé.

PP : Ils avaient été obligés de tout mettre par terre et de recommencer.

[...]

NM : Et pour l'entreprise le pisé c'était intéressant financièrement ou pas ? Vous aviez un devis ? Vous vous engagiez sur un montant ?

PP : Des devis au début non, les clients ils avaient confiance pour le travail à l'heure au début. Puis après j'ai pensé que cela ne pouvait pas aller. Alors j'étais le seul à travailler au mètre carré et j'ai perdu quelques clients parce que ça faisait peut être plus cher qu'autrement. C'était plus cher, il y avait la TVA à payer derrière comme j'avais 2 compagnons. Je n'étais plus agricole alors c'était 19,6 je crois à l'époque ça faisait mal ça. Le comptable m'avait dit "Vous verrez ça, ça va aller tout seul". La taxe locale ...

NM : C'est le client qui fait la tête.

PP : Oui puis au bout d'un certain temps je lui ai dit ça marche pas votre truc parce que la taxe locale, c'était 1,5 ou 2,5 je crois, le client il tiquait parce que ... 19,6 surtout les cultivateurs puis

après tout était au mètre carré donc c'était fini mais j'ai été le premier à me mettre au mètre carré.

[...]

NM : Et pour les enduits sur le pisé, vous aviez une technique un peu particulière ?

PP : C'est à dire tant qu'on a eu la chaux de crèche c'était de la 30/60 mais elle était grossière car c'était encore l'ancien système pour le broyage, c'était avec des boulets.

NM : Donc on avait un grain assez gros ?

PP : Oui et s'il arrivait que s'il pleuvait contre, ça l'éclatait la chaux. Oui il y avait ce problème-là. C'était des grains qui étaient comme un grain de riz mais c'était suffisant pour faire des trous dedans. Alors c'était embêtant mais leur chaux allait bien parce qu'elle n'était pas trop forte.

NM : Pas trop dur.

PP : Il y avait aussi la chaux de Pavier mais elle avait un gros inconvénient fallait pas mettre les doigts dans l'eau sinon ça brûlait. Je ne sais pas si elle existe toujours ?

NM : Je crois que non, même la carrière elle a changée. Ça été racheter par Lafarge je crois.

PP : Et puis autrement on prenait Vica, elle était forte.

NM : Ah ils faisaient de la chaux Vica aussi ?

PP : Oui.

NM : Mais les enduits, vous les avez toujours faits à la chaux ?

PP : Oui moi toujours à la chaux, j'avais un collègue de Marboz, il était marié à une institutrice, alors lui ... ça faisait le beurre pour la soupe elle était toujours payer pareil. Il avait donc un entrepôt de matériaux et puis il faisait partie de la chambre des métiers comme moi je faisais partie du syndicat comme moi. Il m'avait dit moi ce que je fais tu vois bien clair avec un truc en buis on y passe tout avant avec de l'artificielle. Moi j'ai dit pour le pisé non. Le mieux c'est quand ils ont mis des grillages noirs ou alors quand il y en avait à rattraper avec la barre à mine on dégraissait un peu plus et puis on mettait des briques de 35 qu'on clouait.

NM : D'accord.

PP : comme ça, ça ne fendait pas. Et puis ça faisait pas trop épais d'enduit et puis après on faisait au compresseur.

NM : Au sablon ?

PP : Au sablon oui.

NM : En 3 couches toujours ?

PP : Oui toujours 3 couches. Le sablon c'était pratique mais comme on n'était pas nombreux, c'est donc moi qui ravitaillais la bétonnière et puis il y en avait qui était avec la règle de 2 mètres par derrière mais ça faisait du déchet. On ne criblait pas ça se coinçait à l'intérieur. Autrement ça allait bien avec ça car le mortier collait toujours.

NM : C'est vrai ça pousse tellement.

PP : Ça tasse bien.

NM : C'est bien serrer mais peut-être de trop.

PP : J'avais ... une ancienne carrière, du sable de carrière de mon père j'en avais tiré et mélanger. Ça le faisait mieux coller c'était plus fin que le sable de Saône et puis il est peu terreux et ça bougeait pas trop comme ça. Autrement pur c'est tout juste ça se fendillait un peu. La maison qui est au-dessus qui a été refaite les enduits ont fendillé dans tous les sens mais ils avaient dû le faire un peu gras.

NM : La couche de finition ?

PP : Oui. Il ne faut pas travailler trop gras sur le pisé.

PP : C'est vrai. Et comment vous prépariez votre pisé avant d'enduire ?

PP : On piquait tout avec des petits piochons la première couche, fallait la marquer. Et puis si c'était trop épais on plantait quelques pointes de 70.

NM : Et pas d'humidification, rien ?

PP : Très peu et autrement on le jetait à la truelle assez clair.

[...]

NM : Et le pisoir, il était gros ?

PP : Oui, j'en ai un on ira le voir et je vous le donnerai.

NM : Et il y avait des bons et des mauvais ou tous faisaient bien ? Pour les pisoirs.

PP : C'était en frêne en principe.

NM : Et la forme, le poids ? On prenait celui qu'on avait, ça allait bien.

PP : A quelque chose prêt. Mais je vous le donnerai j'en ai un encore. C'était dans un plateau emmancher en bout. Dans un bout de plateau 20 centimètres de large et le bout un peu pointu.

NM : Et cerclé, non ?

PP : J'ai eu acheté du matériel chez un charpentier à Dracé, il en avait mis un de ses pisou il était cerclé le sien. Mais ceux de mon père ils n'ont jamais été cerclés.

NM : Et ils n'ont jamais fendu ?

PP : Non.